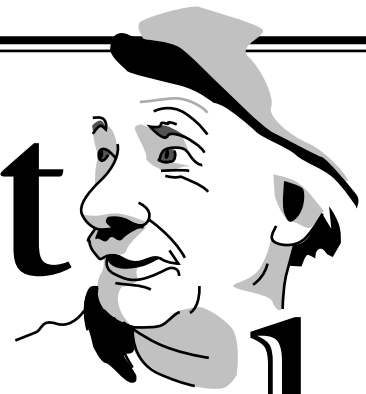


Le petit Babillard illustré

A la recherche des traces du passé
de nos villages.

2,50*euros

*Frais d'envoi, de distribution
ou de mise à disposition inclus.



Du premier tracteur au dernier cheval

*Chemiré-en-Charnie, vue générale.
Photo prise lors de la randonnée du 18 mai 2008.*

L'attachement au pays

« Haec olim memississe juvabit », « un jour, en me souvenant de toutes ces choses, je me réjouirai », a dit le grand poète latin Virgile ; et de fait, le souvenir de bonnes années a un charme prenant quand il évoque, comme cadre à ces années heureuses, une nature riche de vie et variée d'aspect.

Tel fut notre sort, à mon frère Paul et à moi, après avoir administré, pendant dix années, les trois paroisses de Torcé, Viviers et Blandouët. En y arrivant, nous ne les connaissions pas, mais en peu de temps, par le caractère aimable et simple de leurs habitants ; par le respect témoigné au prêtre et à la religion ; par la variété et l'originalité des sites de la nature, nous nous y attachâmes si rapidement et si fortement, que maintenant, après quatre années de séparation, nous ne pouvons y penser sans éprouver cette douceur du souvenir qu'a si bien évoquée le poète latin.

Oui nous avons aimé l'histoire de ce coin curieux de la Charnie, et son passé historique revivra un jour, si Dieu le permet, dans une étude* déjà très avancée./... Chers paroissiens de Torcé, Viviers et Blandouët, veuillez voir dans ces quelques pages l'expression du fidèle souvenir de deux de vos anciens pasteurs ; en vous connaissant ils vous ont aimés et se sont fortement attachés à vos pays et à leurs traditions ; ils seront heureux si vous pouvez retrouver dans ces notes la marque de cette affection et la preuve de cet attachement qui durent par delà le temps, les événements et l'espace ! »

Abbés Augustin et Paul Ceuneau



Début et fin de l'avant-propos de « l'Ermite Saint Alleaume et la forêt de la Grande Charnie (en Mayenne) », Abbé Augustin Ceuneau, Curé-Doyen de Couptrain, Rennes, imprimerie de « la voix de l'Ouest », 1945.

*Dieu, qu'il invoquait, n'aura pas permis à Augustin Ceuneau de terminer l'étude qu'il avait en préparation et qui devait s'intituler : « Trois pays de la Charnie : Torcé, Viviers et Blandouët. ». Nos recherches aux Archives départementales, en vue d'en retrouver des traces, n'ont rien donné. Nous irons encore voir du côté des archives diocésaines. Mais peut-être y a-t-il également des traces dans les archives des communes à l'entour de la Grande Charnie. Les Ateliers d'histoire de la Charnie seraient heureux, grâce à votre aide, de pouvoir faire revivre « ... l'histoire de ce coin curieux de la Charnie... » et le souvenir de ces deux frères qui s'y étaient attachés.

L'édito

L'âme de la Charnie

C'est un honneur et une joie de signer, à la demande de mes amis de Blandouet, les lignes de cet éditorial.

Un honneur, car si je ne suis pas Blandouetain mais si je viens "babiller" pourtant avec eux, avec vous, c'est qu'en peu de mois je me suis senti bien parmi eux, parmi vous.

Tout cela est parti d'un échange avec Frédéric Baudry, sur la perspective de rapprocher nos approches de l'histoire, sur l'utilité de mettre en commun ce que nous savons les uns et les autres de notre passé, souvent commun, toujours voisin. Et puis, à son invitation, je suis allé, une, deux, trois fois,... aux réunions et aux veillées, dans cette salle de Blandouet dont le nom est un symbole de ce rapprochement : Perrine Dugué n'est-elle pas un symbole puissant et touchant de l'histoire de nos communes, cette jeune habitante de chez nous qui, 212 ans après sa mort tragique, nous rappelle notre passé commun des orées de la Charnie ?

Le poète Albert Samain écrit : "Il est d'étranges soirs où les fleurs ont une âme...". Eh bien au cours de ces chaleureuses soirées à Blandouet, j'ai ressenti à quel point l'authenticité des relations, le partage de souvenirs passés, la mise en évidence de nos racines ou de nos souvenirs les plus quotidiens ou les plus simples, constituaient des valeurs fondamentales basées sur la Vie, la vraie, des valeurs qui offrent au cœur ses plus grandes émotions. Il est des jours, à Blandouet, où la Charnie a une âme...

C'est une joie aussi, car cette idée de rapprochement avec les villages mayennais des orées de Charnie, aussi avec nos amis sarthois de Chemiré-en-Charnie ou Saint-Denis-d'Orques, est une belle perspective. Nous sommes tous des Mainiots ! A l'heure de l'évolution du Monde et de l'Europe, où tout est terriblement technique et à une autre échelle, il est bon de savoir d'où nous venons, il est bon d'avoir les pieds, le cœur et la tête bien ancrés dans notre passé, dans notre histoire singulière, dans le bien commun qu'est notre territoire. En sillonnant nos routes, nos chemins, nos villages où nos familles ont vécu et tant travaillé, il ne faut jamais oublier ces lignées d'hommes et de femmes de chez nous qui ont façonné non seulement notre paysage mais aussi ce que nous sommes ; recueillir les témoignages et les souvenirs, c'est primordial pour ne pas se couper du fil de notre Histoire.

Ce fascicule n° 9 du petit Babillard illustré a pour thème "Du premier tracteur au dernier cheval". J'espère avec tous ceux qui ont contribué à ce numéro, que vous passerez un bon moment de lecture, que les documents vous intéresseront et surtout, qu'ils provoqueront en vous ces "ricochets de mémoire" qui laissent toujours un peu nostalgiques, mais qui nous confortent tant dans ce que nous sommes aujourd'hui.

Jean-Pierre Morteveille

Le petit Babillard illustré, chez Marie Nédélec, n°5 place Adam Becker, 53270 Blandouet - <http://ateliersdelacharnie.free.fr> - Directeur de la publication : Frédéric Baudry - Comité de rédaction : Corinne Allain, Nicole Baudry, Louis Chauveau, Judith Davis, Florence Dorizon, Jean-Claude et Nelly Dorizon, Sylvie Gohier, Martine Letourneur, Marguerite Montaroux, Jean-Pierre Morteveille.
Ont également participé à la rédaction et à la réalisation de ce numéro :
Fernande Ausselin, Marie-Louise Blanche, Augustin et Paul Ceuneau, Bernard Clairet, Mare et Marie-France Deroïn, René Dufour, Serge Grandin, Georges Letourneur, Arthur Marteau-Baudry, Hélène Melot, Serge Melot, Louis Morteveille, André Moullé, Laurène Nédélec, Romain et Denise Villain,
Mise en page : Séverine Baudry - Abonnements-distribution : Corinne Allain, Nicole Baudry, Marie-Louise Nédélec - Trésorier : Yvon Blanchard - Le petit Babillard illustré est une publication du comité des fêtes et d'animation de Blandouet. Imprimerie : ImprimServices, 53960 Bonchamp-les-Laval. Dépôt légal, juin 2005. ISSN : 1771-7051 - Imprimé sur papier recyclé avec des encres végétales sous le label imprim'vert.

Les actualités

Dans les boîtes à courrier

Voilà les informations supplémentaires que nous a rapportées Marie-Louise Blanche suite à la lecture de deux rubriques du PBI n°8 et d'autres informations concernant la rubrique "de ferme en ferme".

...à nous le souvenir :

Marcel Leroy

Un Ferdinand était le frère du père d'Alice Pavard (Geslin). Le prénom de Fernand aurait été donné en hommage à son oncle.

La sœur de Marie Louise Valérie Morteveille, qui a épousé Marcel Leroy, serait la sœur de Mathilde Morteveille qui, vers ses 50 ans, a épousé un Bouvet avec qui elle a habité la maison de feu M. Peillet. Ils ont ensuite habité les deux petites maisons, actuellement propriété du couple d'Anglais Paul et Susan Sleap située en face de la maison restaurée où habitent Paul Dubois et sa famille.

Mathilde a été retrouvée, deux jours après être morte subitement dans son lit, par Daniel Clairot qui, inquiet de voir la porte restée ouverte, était allé voir ce qui se passait.



Photo du mariage de Fernande Ausselin

Les rangs ordonnés à partir du bas
2e rang, 1 et 2e à partir de la droite Augustine (La Bertine) et Martial Dohin
2e rang, à droite de F. Ausselin, son père et sa mère, puis son grand-père que l'on voit aussi sur une photo du PBI n°7 en train de faire du plard à l'entrée du chemin qui partait de la croix située au début d'un chemin faisant la limite entre Blandouet et Chammas aux Basses Coulées.
4e r. à partir g., 3 et 4 Mme et M. Bellayer, de la Bafforière.
1er r. 2e d. Gisèle Pilon (Portelas)
1er r. 3e g. Marie Landais épouse Gault (Tante de Joël Boul)
1er r. 4e g. Constant Landais (de l'Archerie)
3e r. 3e et 4e d. Mme Pointeau (div) et son second mari. Mme Pointeau était la sœur de Martial Dohin, mari de La Bertine
5e r. 5e d. Cécile Bernier, fille du Bernier qui organisait des bals, pendant la guerre, dans le grenier de la ferme des Loges, dont parle Mme Ausselin dans le récit de son mariage.
2e r. 3e et 4e g. Ernest Pilon (des Crosneries) et sa femme ?

... de ferme en ferme

Dans l'article sur les Mottais paru dans le PBI n°4, il a été écrit qu'une dame Fournier, grand-mère de Marie-Louise Blanche, serait restée aux Mottais jusqu'en 1896. Marie-Louise Blanche pense qu'elle n'est pas restée aussi tard aux Mottais. Sa grand-mère est morte à Sainte Suzanne, assez jeune. Son époux (gd-père de Marie-Louise Blanche) serait né en 1844 et mort en 1886. Il aurait été enterré à Blandouet alors que son fils (René Fournier, père de Marie-Louise Blanche) n'avait que 6 ans.

Du nouveau sur la toile

Vous aimez surfer, alors mettez immédiatement cette adresse dans vos favoris <http://ateliersdelacharnie.free.fr>
Si vous voulez nous laisser des messages, faire : ateliersdelacharnie@free.fr

Le site a ouvert sa photothèque. Vous pouvez y participer, en faisant comme Marie-Louise Blanche, en complétant les noms des personnes sur les différentes photos pour qu'ensemble nous retraçons l'histoire de notre village.

La photothèque des Ateliers d'Histoire de la Charnie continuera à s'alimenter au fil du temps.

<http://ateliersdelacharnie.free.fr/phototheque/index.php>

Si vous avez des photos commentées que vous voulez partager, envoyez-les à :

ateliers.webmestre@free.fr

Sitothèque

Quelques sites de passionnés de tracteurs :

<http://www.lestracteursrouges.com>

Site consacré aux tracteurs rouges IH (International Harvester).

<http://www.agric-old.fr>

Marc consacre son site à tous les tracteurs anciens.

<http://ludovic.joiris.free.fr>

Ludovic, agriculteur dans une petite commune du sud de l'Essonne, est un passionné de matériel agricole ancien. Sur son site "Les vieilles ferrailles de Ludovic", il nous fait partager sa passion.

<http://tractexpo.free.fr>

Bienvenue sur notre site, vous y trouverez des photos de notre collection de tracteurs anciens et vous pourrez découvrir les débuts de la mécanisation d'une ferme vendéenne.

<http://vieilles.soupapes.free.fr>

Le site de l'association du même nom.

<http://www.tractionanimale.com>

Les chevaux de trait au travail.



Bibliographie « Hier, nos campagnes » de Pierre Guicheney

Le Mayennais Pierre Guicheney, grand reporter, réalisateur de documentaires et écrivain, a publié un ouvrage : "Hier, nos campagnes". L'auteur évoque un sujet qu'il connaît bien pour avoir déjà réalisé de nombreuses études sur la vie des campagnes d'autrefois. Pierre Guicheney fait revivre dans cet ouvrage, riche de magnifiques photos issues de collections méconnues, la vie des campagnes de jadis. Les chevaux, les petits métiers, le sacrifice du cochon, les vendanges, les moissons, le rythme des saisons, les étapes de la vie : du baptême au dernier voyage, les processions, la religion et les superstitions, l'évolution des techniques défilent au fil des pages. Des souvenirs et des témoignages sur la ruralité française et mayennaise pour découvrir comment les gens de la terre vivaient, aimaient, dormaient, croyaient et surtout travaillaient dans les campagnes d'hier.

Hier nos campagnes de Pierre Guicheney aux éditions Aubanel.



Veillée du 15 décembre 2007 : thème de la forêt de Charnie

Après un report de calendrier au 15 décembre, le thème de la forêt de Charnie rassemble en ce soir 37 personnes à partir de 20h30.

Jean-François Garin est notre invité en tant que forestier mais aussi grâce à sa connaissance de la forêt. Il est accompagné par Jeanne Dufour, de l'Université du Maine, retraitée qui, pendant ses années d'exercice, a effectué différentes recherches : historiques, mais aussi sur les essences présentes en Charnie en fonction des sols.

Des panneaux et matériels d'exposition sont apposés aux murs : cartes de la forêt depuis Antica du 17^e siècle, jusqu'à la carte d'exploitation forestière de juin 2007 - objets de travail et outils anciens en lien avec la forêt - traités de cubage de bois et outil de mesure pour cubage des troncs avant abattage - statues en bois ayant pour thème la forêt, réalisations de Judith Davis - planches et photos concernant différentes essences d'arbres de la Charnie.

Après une prise de parole préliminaire de Frédéric Baudry, Jean-François Garin expose à travers son métier de forestier et les difficultés de la profession, les différents aspects de la forêt de Charnie et les essences présentes. Pour cela, il utilise un document de recensement des espèces entre les feuillus (21 dans le parc et 54 au total avec les abords) et celles des conifères (10 et 41 avec les abords). Jean-François Garin dit l'extrême difficulté à connaître les différentes essences en particulier lorsqu'on aborde « les hybrides ».

Jeanne Dufour explique l'histoire de la forêt

de Charnie, en particulier celle des déboisements successifs... L'histoire locale est déjà évoquée au 9^e siècle par St Aldric, évêque du Mans. L'ermite St Alleaume s'installe en forêt à l'endroit où fut édifiée la Chapelle de St Nicolas. Le défrichement se poursuit au fil des siècles :

un texte de 1766 autorise les « habitants nécessiteux » à défricher une parcelle pour y vivre. L'histoire révèle que la commune, n'ayant pas fait les démarches nécessaires, ces installations bien plus nombreuses que prévues, ne seront régularisées qu'en 1839.

Ces populations servaient de main d'œuvre aux Maîtres des Forges : « les Buon » puis le fondateur des cuisinières « Rosières », famille Bourdon-Durocher jusqu'en 1875. Ces forges sont nombreuses en Charnie : St Nicolas, Moncor, etc. Elles ont un grand besoin de charbon de bois. La forêt retrouve son boisement depuis cette époque.

Ensuite Judith Davis fait une présentation des arbres du calendrier celte datant des premiers siècles.

Un questionnaire « quiz » réalisé par Sylvie et Nelly est soumis à l'ensemble de l'auditoire... Cette soirée s'est terminée comme d'habitude par un moment de convivialité : une soupe aux champignons et châtaignes bien consistante et bien chaude, faite par Nicole, que tous ont consommée sans modération !

Voici la recette :

Pour 6 personnes, il faut :
 300 g. de champignons frais ou surgelés
 1 kg de châtaignes cuites à l'eau
 (fraîches, en bocal ou surgelées)
 1 litre de bouillon de volaille
 2 échalotes
 20 cl de crème liquide
 Thym, sel, poivre.

Chauffer un litre d'eau avec du bouillon de volaille. Plonger les châtaignes cuites dans le bouillon pour les chauffer. Faire revenir les échalotes à la poêle avec du beurre, sans coloration. Ajouter au bouillon : les champignons, les échalotes, le sel, le poivre, le thym émietté. Mixer jusqu'à une consistance onctueuse. Laisser mijoter à feu doux. Incorporer la crème.

Première rencontre à Chemiré-en-Charnie : « Qu'est-ce qu'il faut que je raconte ? »



Romain et...



Denise Villain.

Quelques jours avant notre visite, Denise Villain est au téléphone avec Josette Grandin : - « Ils viennent quand ? A quelle heure ? Pas avant 3 heures, mon mari se repose ! Ils sont combien ? » Panique ? Angoisse ? Inquiétude ? Romain et Denise Villain savent que nous venons entendre et recueillir les histoires de leur passé.

Ont-ils oublié notre premier contact ? Ont-ils oublié cette rencontre qui ne devait pas durer plus d'une heure et qui s'était prolongée pour le bonheur de tous ?... Leur joie de nous faire partager leur passé, leur impatience à nous montrer des centaines de photos, les documents rangés bien à l'abri dans des boîtes ! Tout le monde avait apprécié cet échange et nous nous étions promis de revenir leur rendre visite afin d'écouter et de collecter ce potentiel de mémoire. Monsieur Villain, à l'orée de ses 89 ans, est une source inépuisable sur sa vie et la vie des habitants de Chemiré et de la Charnie.

Le jour même, sur la place de l'église, devant la maison, une ombre curieuse et penchée se distingue derrière les rideaux de la fenêtre. Je frappe à la porte. Une tête se profile, un corps encore caché par la porte se dessine puis tout de suite, apparaît un sourire, un sourire radieux, un sourire lumineux éclaire son visage ! - « Oui, oui, je vous reconnais, vous êtes déjà venus. » C'est le soulagement, la fin de l'angoisse, la fin de l'attente sans doute. La porte s'ouvre en grand. - « Entrez, entrez, faites comme chez vous ! » Notre groupe (nous sommes cinq), gêné d'arriver en si grand nombre, gêné d'investir toute la pièce, accapare les deux tables mises à disposition : une table pour les techniciens du scanner (Sylvie et Frédéric), pour

scanner photos et documents gentiment prêtés par monsieur et madame Villain et une autre pour notre locuteur, Romain Villain, et ses interlocuteurs : Martine, Josette et Nelly.

Nous installons le matériel, nous babillons chaleureusement avec Denise et attendons la fin de la sieste salutaire de Romain Villain. L'ambiance est bon enfant. On installe les chaises, chacun prend place, l'appréhension du début s'est dissipée, nous sommes comme de vieilles connaissances et l'accueil de madame Villain y est pour quelque chose. Monsieur Villain entre dans la pièce et, peut-être impressionné par nous tous, ou encore endormi, doute de lui, de ses souvenirs. - « Je commence à perdre la mémoire moi, je commence à avoir de la bouteille. J'en connais des histoires, des vieilles histoires que je ne peux pas raconter, ça mettrait le feu ! », dit-il l'œil malicieux. Et tout le monde de s'esclaffer, d'une seule phrase l'atmosphère se détend, Romain Villain s'assoit face à nous, regarde le micro, nous jette un œil taquin.

- « Qu'est-ce qu'y faut que je raconte ? » Notre héros du jour est encore un peu tendu, mais nous, nous sommes confiants, sûrs de sa mémoire et de sa capacité à narrer. Trop d'histoires remontent dans sa tête et sans doute ne sait-il pas comment commencer. Nous le savons pourtant loquace et volubile, l'ayant déjà écouté quelques mois auparavant. Je lui propose de débiter à partir d'un support papier.

Epaulé par sa femme Denise, aidé par Martine Letourneur de Chemiré et Josette Grandin d'Etival, toutes les deux enfants de la Charnie, soutenu par ses nombreux documents de toutes sortes, monsieur Villain commence... Au début, il s'accommode d'une photo prise au hasard dans ses innombrables boîtes ; il énonce le nom des personnages, leurs liens de parenté avec les gens de maintenant, prend à témoin Martine ou Josette et cherche leur assentiment. Puis, il affirme des lieux d'habitations des uns et des autres, devient plus précis, rentre dans des détails parfois croquignolet ou bien sérieux. Très vite, il se démarque de la photo, fait parfois des digressions ou des parenthèses qui l'emmènent loin de son sujet mais il sait très vite revenir à l'histoire originelle - « Non ça c'est pour après, faut que je

continue ce que j'ai commencé. »

Voilà, c'est parti, sa mémoire est en route, ses souvenirs réapparaissent, surgissent de sa tête et la gêne du départ s'est envolée.

Inlassablement nous l'écoutons, encore étonnés d'une telle réminiscence, surpris par sa vivacité et sa capacité à tenir le fil de ses conversations. C'est comme ça qu'il raconte la gare : les 6 trains par jour, les voyageurs, les trains de pommes de monsieur Garreau, les employés de la SNCF qui habitaient à Chemiré ; et puis son dépit, sa rancœur quand « ILS » ont fermé les trains de voyageurs et enfin ceux de marchandises un an ou deux plus tard...

- « Qu'est-ce que vous voulez que je vous raconte ? » Denise est là, elle lui prête main forte en posant des questions, en donnant un détail, en ouvrant un sujet, ou bien elle fait ressurgir un nom, des lieux, donne des débuts d'histoire mais dit modestement : « Je cherche des histoires qu'il m'a racontées parce que moi je les ai pas vécues ! » Il raconte le facteur de père en fils. D'abord son père : il est mort après la guerre d'avoir été gazé, ensuite le frère aîné Albert

puis le deuxième Roger quand le premier est parti soldat et enfin Romain : il a fait le facteur pendant la seconde guerre mondiale.

L'après-midi s'est déroulée sans que nous ayons vu le temps passer et madame Villain « en maîtresse de maison accomplie », nous propose de nous rafraîchir d'un café, d'une bière ou d'une autre boisson. Nous avons du mal à nous arrêter, continuant à demander des informations ou relançant un thème trop peu exploité et, Denise riant de la situation, nous réitère sa demande de boissons à plusieurs reprises.

Nous restons abasourdis de notre après-midi, nous avons eu en quelques heures une telle abondance d'informations, de révélations !!! Mais, il en reste encore beaucoup en suspens. Merci monsieur Villain de nous avoir relaté votre passé de façon si volubile et de nous permettre de le transmettre ! Il n'est pas impossible que nous revenions chez vous, ou encore qu'une veillée se déroule à Chemiré. Ça serait bien, non ?...

L'après-midi photos souvenirs du 29 mars 2008

Cette présentation a été voulue l'après-midi pour permettre à certaines personnes âgées d'être présentes.

A partir de 14h30, 32 personnes ont assisté à cette présentation. La salle est agrémentée des panneaux d'exposition représentant les exemplaires des 8 premiers numéros du petit Babillard illustré déjà sortis, mais aussi, d'un certain nombre de photos et documents retraçant merveilleusement la vie d'ici.

Après une brève prise de parole de Frédéric Baudry, la projection sur écran démarre... Ces photos ont été sélectionnées et regroupées par thème : l'école, le football, l'eau, à l'ombre du clocher, les chemins, les fêtes d'hier et d'aujourd'hui, à travers bois et forêts, et enfin les grandes étapes de la vie.



Le passage de chaque photo à la photo suivante se fait manuellement pour permettre à chacun des spectateurs de « babiller » ! L'esprit est comme toujours de faire émerger des réactions et recueillir des informations nouvelles... Le moment le plus fort

de cette présentation a été la reconnaissance des identités des élèves présents (23 sur 25) sur une photo de classe de 1923 par monsieur Marteau ancien élève de cette génération, ce qui lui valut des applaudissements chaleureux !...

Ensuite, pour animer l'après-midi, un quiz sur l'origine et l'histoire de Pâques a été proposé.

Enfin, une présentation d'un film exceptionnel (durée 20 minutes, provenant de la famille Choquet, habitant à Blandouet au début des années 1960), est faite grâce au savoir-faire professionnel de Richard Marteau. Le montage de ce film en 8 millimètres numérisé et corrigé avec les techniques actuelles, présente la vie à la ferme, le premier tracteur, les différentes fêtes locales, etc. Un grand moment de souvenirs qui a émerveillé tout le monde.

Après ce film, comme d'habitude, un moment de convivialité rassemble les participants : le gagnant du quiz ayant le privilège de casser la « poule aux œufs » en chocolat de Pâques. Un verre de cidre nouveau et des gâteaux complètent la dégustation.

Nos amis de Sainte-Suzanne et Chemiré, présents, ont souhaité en fin de notre présentation, en faire une semblable chez eux.



*Jean-Louis Falvard,
le gagnant du quiz.*

La rando de printemps



En direction de la Vache noire...



... dans la forêt domaniale de la petite Charnie.

Dans le cadre des Ateliers d'histoire de la Charnie, une randonnée a eu lieu le dimanche 18 mai 2008 en journée, départ à 10 heures de l'église de Chemiré en Charnie.

Trente personnes au total se sont retrouvées pour un parcours d'environ 15 km, ouvert à tous, dans un esprit de petite et moyenne randonnée. C'est Yvon Blanchard de Blandouet et Serge Grandin d'Etival qui ont mis au point avec moi l'itinéraire. Le début du parcours a utilisé l'ancienne voie ferrée de Sablé-sur-Sarthe à Fresnay. Ce fut pour Serge des souvenirs car sa mère, Victorine Grandin, a habité le passage à niveau n°51 jusque dans les années 1960. La ligne a cessé de fonctionner en 1955, les rails furent enlevés en 57-58. C'était hier... Serge nous a retracé les souvenirs de sa petite enfance : il a vu le train.

Puis le parcours a emprunté la ligne forestière principale située sous la ligne de crête pour le plaisir des randonneurs avec des couleurs « vert printemps » et les odeurs agréables de ce début de végétation qui apparaît, y compris les nombreuses espèces de fleurs. Le pique-nique a eu lieu à l'étang, cadre magnifique, repas rythmé par le coassement des grenouilles. Le retour s'est fait par la maison forestière de la Haute Brosse et le chemin de la ligne de crête.

Convivialité, souvenirs, bonne humeur, découverte du patrimoine et de notre histoire locale ont rythmé cette randonnée : ce fut pour beaucoup une journée de découverte. La rencontre s'opère entre les personnes dans ces chemins pour partager quelques heures de bonheur et faire ressurgir de lointains souvenirs et le vécu de chacun.

Jean-Claude Dorizon

Les fêtes médiévales de Sainte-Suzanne des 11 et 12 juillet 2009

Forge et gardiennes d'oies

La fin des travaux de restauration du château de Sainte-Suzanne prévue pour le printemps 2009 marquera une date importante dans la mise en valeur du patrimoine du pays d'Erve et Charnie et au-delà, du Pays d'art et d'histoire Coëvrons-Mayenne. Pour fêter cet événement, le conseil général de la Mayenne a proposé à la commune de Sainte-Suzanne, aux associations locales et environnantes ainsi qu'à l'ensemble de la population du canton de relancer les fêtes médiévales dont plusieurs éditions avaient animé la cité par le passé. Les Ateliers d'histoire de la Charnie étaient bien entendu présents à la première réunion d'information du 15 décembre dernier à l'issue de laquelle Jean-Yves Dufour et Frédéric Baudry ont proposé deux animations pour ne pas oublier le passé : la reconstitution d'une forge animée par un véritable forgeron, en souvenir des fonderies, des maréchaux-ferrants, des cloutiers et des forgerons dont les marteaux s'abattaient sur les enclumes ont longtemps fait résonner les bourgs et les forêts des confins de la Charnie. Pour compléter cette plongée dans le passé et se projeter dans le futur, il est aussi prévu de faire appel aux élèves ingénieur(e)s en intelligence artificielle de Laval (ESEIA). Grâce à leur maîtrise des technologies informatiques et à leur créativité, chacun devrait pouvoir forger des clous ou des fers virtuels.

L'évocation de l'élevage d'oies d'Etival par

l'implantation d'un petit enclos où paîtrait un troupeau d'oies pendant que leurs gardiennes feraient cuire et déguster des rillettes.

Ces deux animations seront aussi l'occasion de rassembler et de mettre en valeur tous vos documents, livres, photos, images, dessins, chansons, etc. se rapportant à ces activités.

Les propositions ayant été retenues, un groupe de travail d'une dizaine de personnes, animé par Jean-Yves Dufour et Jean-Claude Dorizon, s'est déjà mis en place pour affiner le projet sur la forge et les clous.

Si ce thème ou ces animations vous intéressent, vous pouvez vous joindre à tout moment au groupe en l'indiquant par courrier ou courriel aux Ateliers d'histoire de la Charnie.

Pour en savoir plus sur les fêtes médiévales et pour y participer, allez à l'adresse suivante : <http://www.ste-suzanne.com/> onglet : fêtes médiévales 2009.

Fêtes Médiévales Ste-Suzanne 2009

NOM : _____ PRENOM : _____

Adresse : _____

Tel : _____ MOI : _____

Atelier(s) souhaité(s) : cocher la ou les cases, ou indiquer votre proposition

- Accueil et ateliers
- Costumes, coutures, informations, héritage
- Décoration Cité
- Programme et des acteurs
- Publicité et Presse
- Souvenirs
- Sécurité, Parking
- Technique

Inscrivez-vous !

Les Ateliers d'histoire de la Charnie cherchent philatélistes

On n'y prête pas toujours attention, et pourtant les timbres-poste en disent beaucoup sur l'histoire et la vie de chaque pays. Aussi, nous en sommes-nous déjà servis pour illustrer les numéros précédents du petit Babillard illustré. Mais nous aimerions aller plus loin que leur simple reproduction et aller à la découverte des raisons et des conditions de leur création. Le but étant de montrer les liens qui existent entre les images de nos albums ou de nos souvenirs et celles dont notre pays a décidé de passer commande à une époque donnée. Découvrir aussi ce que le créateur a voulu exprimer au travers de la gravure ou de la photo qu'il a réalisée. Nous savons que les gens de Charnie sont pétris de talents, aussi nous avons pensé qu'il devait bien y en avoir un, ou une, passionné(e) à la fois par l'histoire des timbres et par celle de son pays. Alors si vous vous reconnaissez dans cet avis de recherche, ou si vous connaissez quelqu'un qui y correspond, si l'idée de rechercher dans les timbres de France tous ceux dont l'image et l'histoire font écho aux sujets que nous évoquons, sachez que vous pourrez créer

la rubrique philatélique des Ateliers d'histoire de la Charnie dès le prochain numéro du petit Babillard illustré en décembre sur le thème présenté plus haut. Qui sait, peut-être y aura-t-il ainsi un jour un timbre sur notre région !

La rand'automne 6 septembre 2008

Randonneurs à vos chaussures de randonnée ! Tous les amis des Ateliers d'histoire de la Charnie sont conviés à la prochaine randonnée « découverte, patrimoine ». La date est fixée au dimanche 6 septembre 2008, départ 9h30 pour un circuit de 12 à 15 kilomètres dans la journée. L'itinéraire n'est pas encore déterminé, ni le lieu du pique-nique qui se situera entre Chammes et Sainte-Suzanne. Venez nombreux !

Les Suzannais vont remuer leurs souvenirs !

Sans vouloir dévoiler un projet qui n'est pas encore complètement bouclé, on peut dire que les Ateliers d'histoire de Blandouët on fait des émules ! « créer du lien et de la parole, autant que produire du savoir ». C'est ce que souhaitent faire aussi les Suzannais, et il s'y préparent. Le thème de la fête et des associations le 6 juillet sera : la photo. A cette occasion, à côté d'une exposition de photos anciennes et d'appareils photo de notre enfance, il sera demandé aux habitants d'apporter des photos ou documents de classe, de conscrits, de mariage,

de fêtes de familles, etc., documents qui seront scannés sur place, avec le concours de l'Atelier informatique et numérique de Sainte Suzanne, et qui serviront à préparer la veillée du samedi 18 octobre après-midi organisée par la commune et par l'association du Fil d'argent. Pour cela, plusieurs Suzannais, dont Bernadette Caballero, présidente du club du Fil d'argent, et son mari, ont participé à l'après-midi photos-souvenirs du 29 mars à Blandouët et sont repartis convaincus !

Les prochains dossiers du PBI

Notre Charnie, celle où l'on vit et celle dont on vit

Selon les lieux et les saisons, l'homme a trouvé dans la nature plus ou moins de fruits pour vivre. Aussi, depuis des millénaires, a-t-il tenté d'échapper à ces conditions précaires en inscrivant son labeur dans le cycle de la vie, afin que la terre soit suffisamment nourricière. Cultiver et produire, un exercice difficile et délicat s'il doit être durable, un équilibre fragile que l'agriculteur doit trouver et maintenir, saison après saison, malgré les contraintes économiques, les aléas du temps et des pressions parfois contradictoires.

Mais pour cultiver, l'homme a dû se fixer. Il a donc construit afin d'abriter famille, récoltes et

animaux. Il a aussi fabriqué des outils pour que le labeur soit moins pénible et plus fructueux. Dès lors, il ne lui a plus suffi d'accompagner sagement le cycle de la vie, il lui a fallu puiser directement dans les ressources de la terre. Extraire et transformer - le bois de la forêt, les pierres du sol, les minerais du sous-sol - autant d'activités qui ont montré le génie et le savoir-faire des artisans, mais qui, elles aussi, se sont révélées délicates quand l'homme a pris conscience que les richesses naturelles ne sont pas inépuisables.

Le dossier du numéro 10 du Petit Babillard illustré mettra donc en lumière le travail de ces

bûcherons, carriers et mineurs du pays de la Charnie, qui au fil des siècles, en ont extrait les matières premières, ainsi que ces générations de charrons, de tailleurs de pierre, de cloutiers et de forgerons qui les ont transformées.

Alors pour que ce prochain dossier offre à son tour son lot d'émotions, puissions nous aussi dans la richesse de nos mémoires, dans la mine de nos souvenirs, dans ces gisements de témoignages et documents que le temps et les générations passées nous ont légués. Ainsi vivront longtemps gens et pays de Charnie.

« Du jardin potager et de la basse-cour, vers l'assiette de chacun »

Le contenu du petit Babillard n°10 est à peine sorti des limbes que nous sollicitons votre aide pour rédiger le numéro 11 ! Il en est des dossiers de votre journal comme de certains plats : plus

longtemps ils mijotent, et meilleurs ils sont...

Quelques rédacteurs ont logiquement pensé à ce thème de l'alimentation... Comment se nourrissaient nos parents et grands parents vivant ici en Charnie ? Quelle était l'importance de l'alimentation dans leur vie ? Vivaient-ils en grande partie sur leur production personnelle comme on le dit communément ? Si c'est le cas, allaient-ils à l'épicerie du village ? Et pour y acheter quoi, qu'y avait-il à vendre dans ces lieux ?

A l'aide de vos souvenirs, de vos témoignages, nous essaierons d'aborder le thème de la nourriture d'autrefois et les nombreux sujets : faisaient-ils leur pain, leur fromage, quel type de menu avaient-ils selon les saisons ? Et pendant la guerre ? Dans le bourg, tout le monde avait-il un potager, une basse-cour ? Comment conservait-on les aliments? etc.



Du premier tracteur au dernier cheval



Ce dossier du petit Babillard illustré est une nouvelle fois le produit de la rencontre entre poésie, souvenirs, émotions, réflexions. Un mélange rare qui nous conforte dans ce que nous savions sur cette époque, où l'homme et le cheval ne faisaient qu'un dans le labeur, et dont en même temps la lecture nous transforme par ce qu'elle nous apprend encore.

C'est là la marque de fabrique des Ateliers d'histoire de la Charnie. Tout le mérite vous en revient, à vous qui nous racontez ou qui écrivez vos souvenirs au fil des numéros, à vous aussi qui vous plongez des soirées durant dans la lecture de vieux documents ou qui partez naviguer des heures durant « sur la toile » et nous faites partager ensuite le fruit de vos trouvailles.

Que de travail ! ont donc fourni Verveine, Rosette, Catherine et leurs compagnes de labour. Tout ceci grâce à cette entente dont parle Judith, qui régnait dans les campagnes entre l'homme et le cheval pendant que, plus à l'est, d'autres chevaux servaient dans les conflits, pour d'autres campagnes... On devait en parler à l'hôtel du Lion d'Or, en prenant un verre avant de s'en revenir de la foire de Sainte-Suzanne ou du mariage d'un lointain aïeul de Marie-France. Puis vint le jour où, pendant qu'il menait son attelage, René a entendu hoqueter un tracteur dans le champ d'à côté. Progressivement le cheval vapeur a partout remplacé le cheval sueur. Ce passage a certes été synonyme de vie moins pénible, mais elles doivent être rares les fermes où petits et grands n'ont pas pleuré le départ ou la disparition de leur dernier cheval. Moins de misère donc grâce au progrès, mais aussi moins d'hommes dans les campagnes. Les enfants sont souvent devenus cheminot ou institutrice, peu sont devenus agriculteurs, et moins nombreux, ils ont cependant dû nourrir plus de bouches.

Si bien qu'au répit lié à l'arrivée du premier petit tracteur ont rapidement succédé le stress du rendement et celui lié à l'achat et au renouvellement de matériel, pour rester dans le coup. Alors, Louis, comme beaucoup de jeunes qui étaient restés à la terre, a créé une Cuma. Après le registre de réquisition des chevaux, le registre d'utilisation du matériel s'est mis en place.*

Avec ce progrès, la vie des derniers paysans de nos villages est-elle moins pénible pour autant ? Stéphane, qui préside à ce jour la Cuma créée par son père, répondra peut-être un jour à son tour, prolongeant ainsi cette impression magique de voir comment les mots et les phrases que vous avez dits ou écrits se font écho, alors que vous ignoriez ce dont les autres parleraient.

Le petit Babillard illustré paraîtra-t-il alors encore ? Avec vous, on peut le penser !

*Cuma : coopérative d'utilisation du matériel agricole.

Les chevaux dont je me souviens

Les chevaux, alors nombreux, chevaux de trait généralement de race percheronne, étaient rassemblés au nord de la place, devant les commerces allant de la route de Montsûrs (café Lavoué) à la route d'Evron (hôtel du Lion d'Or). Les juments étaient souvent accompagnées de leurs poulains. Le vendeur devait faire courir ses chevaux après que l'acheteur éventuel les eût examinés à l'arrêt, pour que l'on puisse apprécier leur démarche et leur allure générale.

Les chevaux de trait étaient employés à traîner la grande charrette servant à aller chercher la farine en gare d'Evron pour les boulangers, la récolte de nos champs, le bois de chauffage en forêt.

Le plus célèbre de nos chevaux était la blanche « Farinette », souvent conduite par Francis. Cette jument, déjà très âgée, avait la spécialité de dormir en marchant. Francis ne la contrariait pas ; aussi voyait-on la charrette avancer non pas tout droit, mais en zigzags ! Un jour que Francis, monté sur elle, la menait dans son pré, dans le petit chemin allant de Beaulieu à la Bonde, elle mit en dormant le pied dans le fossé, entraînant son cavalier avec et sous elle dans sa chute. On dut ramener Francis, légèrement commotionné, à la maison, étendu sur un matelas installé à la hâte dans une carriole.

La plus jolie de nos juments était « Bayonne ». C'est elle qui avait l'honneur d'être attelée à la carriole ou au break servant au transport des voyageurs de Sainte-Suzanne à Evron, le « Service de l'Omnibus 5 », dont mon père fut longtemps le concessionnaire. Un jour, à un carrefour de deux rues dans Evron, elle fut heurtée au ventre par le timon d'une autre voiture. Mon frère Charles, qui la conduisait, réussit à la faire revenir au pas jusqu'à Sainte-Suzanne, mais elle était gravement touchée et mourut le lendemain. Mon père, qui aimait beaucoup cette jument, en pleura.

Je me souviens également de deux autres chevaux, une jument réformée de guerre, appelée « Tranquille » mais que nous nommions « l'oreille cassée », car c'est à l'oreille qu'elle avait été blessée, et un fringant petit poney, « Bayard ».

On m'a raconté aussi que, lorsque j'étais tout jeune, mon frère Pierre, accompagné de Francis, conduisait une carriole. Le cheval s'emballa à l'entrée de Sainte-Suzanne, emprunta les rues au galop pour s'arrêter brusquement, devant la porte, fermée, du château. Pendant tout ce temps Francis, qui devait avoir six ou sept ans, inconscient du danger, avait trouvé cela très distrayant et n'avait pas cessé de chanter à tue-tête !

Louis Morteveille - 1909/1999

Louis Morteveille, né à Sainte-Suzanne le 14 juin 1909, était le fils d'hôteliers de Ste-Suzanne, Pierre Morteveille et Joséphine Desnos, qui tenaient l'hôtel du Lion d'Or (l'actuelle boutique de la supérette Vivéco et de l'ancien Crédit Mutuel). Dernier de 6 enfants, (Pierre, Charles, Marguerite, Francis, Juliette, Louis) il fut le seul à aller au lycée de Laval. Quand il revenait à la maison le samedi, il portait chaque semaine le journal « La Sarthe » chez les habitants du bourg, et savait parfaitement qui habitait où ; il décrit aussi la vie quotidienne chez ses parents, à l'hôtel-café-restaurant. Vers 1990 il écrit ses souvenirs : (« Sainte-Suzanne 1920 : P'tit Louis porteur de journaux »), dont certains passages furent repris en 2006 dans l'ouvrage « Sainte-Suzanne 1900-1930 » édité par le musée de l'Auditoire. Cet extrait en fait partie. Ce type de témoignage est l'image de ce que les Ateliers d'histoire de la Charmie proposent de développer, en espérant que nombreux seront ceux qui, par leur témoignage direct ou en recueillant celui de personnes proches ou de leur connaissance, permettront de fixer dans la mémoire de notre chère région, les traces de sa vie passée. **Jean-Pierre Morteveille**



Sainte-Suzanne, place Ambroise de Loré et route d'Evron.



L'ancienne enseigne du Lion d'Or.

L'enseigne du Lion d'Or

Pourquoi l'enseigne du Lion d'Or est-elle maintenant route de Torcé-Viviers, je n'ai pas d'explication certaine. Le café autrefois tenu par Mme Brunet situé rue du camp des anglais (vers Torcé), où habite actuellement Gérard Porquet, s'appelait effectivement jusque dans les années 1970 : « au Bon Accueil ». Il est possible qu'ils aient récupéré une ancienne enseigne du Lion d'Or, car la dernière enseigne que j'ai connue au Lion d'Or (route d'Evron) était peinte sur le mur lui-même, comme en témoigne la carte postale ci-jointe (mon père est en blanc sur la carte, tous les autres enfants sont ses frères et soeurs, dont il est question dans le récit sur les chevaux, et ma grand-mère est assise sur le banc) : le frère de madame Brunet tenait encore dans les années 60 avec sa femme (Jeannine Pichard autant que je m'en souviens) le café du Lion d'Or (ancien Crédit Mutuel) car le bâtiment de l'ancien hôtel avait été scindé en 2 parties, l'ancienne salle de billard étant devenue café. D'où peut-être une enseigne récupérée ?...

Les autres hôtels étaient « Les 3 trompettes » tenu par M. Pannetier, qui s'occupait aussi de la bascule publique sur la place (voir carte postale ci-dessus), « Le Cheval Blanc » (angle rue de la cité / rue du grenier à sel), « Le café du Sud » (actuelle boulangerie), que mon grand-père a aussi tenu vers 1902 avant d'aller au « Lion d'Or » ; l'« hôtel du Croissant » (angle chemin de la Bastringue / route d'Evron) ; les autres cafés portaient le nom du cafetier (Delétang, Pommier, etc...). **Jean-Pierre Morteveille**

Changement d'épaule

Quand vous atteliez le cheval, vous mettiez le collier, vous installiez la cropière, vous la passiez de chaque côté du dos, puis vous apportiez la barre de trait et crochetiez de chaque côté. Pour dételer, il faut enlever la paire de trait, prendre la cropière et le collier après, et vous mettez la bride sur le collier.

J'avais une jument extraordinaire à la maison. Elle s'appelait Roulette, une bonne petite jument. Elle sortait toujours la première. J'allais l'emmenner à la porte et je m'en occupais pas. Elle allait à sa place dans la cour et elle attendait, c'était la première. Les autres sortaient à la file une par une et je les crochetais de l'une à l'autre.

A la Vallée, j'en avais une aussi qui s'appelait Mignonne, une sacrée bête. Quand j'ai été parti au régiment, il a fallu que Daniel Clairet s'y mette et elle était pas facile. Un jour il lui met le collier et elle l'avait mal pris. Alors j'y vais. Elle m'a bien reconnu, je tends le collier et je lui frotte comme ça légèrement à mon épaule et je lui pose tranquillement. Elle était habituée à ça, à mon épaule, je posais tous les colliers à mon épaule. Je dis à Daniel : - amène moi donc la barre à coupe, tu vas encore la prendre au licol, elle ne va pas bouger avec moi et je mets le collier. Chacun connaissait ses bêtes.

J'avais vingt-sept ou vingt-huit ans et j'avais toujours six chevaux.

En grande superficie, ils se partageaient à faucher. Des vieux chevaux, il fallait en mettre trois pour que ça marche comme de la musique pour moissonner le blé. Deux pour un hectare ou deux, il fallait prendre son temps. Dans les bonnes cavaleries, comme à la ferme du père Dufour de la Vallée, j'ai eu souvent à relever la jument de la scie, de la barre de coupe. Elle, elle avait une muselière, sinon on aurait pas pu faucher, elle aurait brouté sans le dire. Des fois on arrêtait tout pour le repos des autres et souvent, quand il y avait une jument avec son poulain, on la choyait davantage. On la mettait à l'écurie ou au champ pour la reposer. J'avais une gaulette de coudre et une petite coutice. Je lui envoyais sur le dos pour lui dire - faut que tu travailles davantage - On faisait un hectare en deux jours au labour.

Dans les champs partout, y avait les haies. Il fallait que la jument de devant fasse son devoir, qu'elle aboute à la haie. Elle mettait le nez dans la haie et lâchait, celle qui suivait en faisait autant, pour que la jument de derrière arrive à la haie à son tour. Il y a un coup de collier à donner pour que le labour vienne à la haie. Il fallait compter le brabant à trois mètres de la haie.

J'avais une jument Bijou, elle blessait à l'épaule. C'était pas de sa faute, fallait la plaindre. Quand elle a débuté le travail, au premier sillon, ça lui faisait mal, elle faisait des grimaces, je la voyais bien. Il a fallu que j'arrête tout pour qu'elle s'échauffe. Elle n'aidait pas beaucoup aux autres, et quand elle a été pour faire son devoir, donner un coup de collier arrivée à la haie pour aider aux deux autres, j'avais mon fouet et gentiment, je me pensais elle va pas vouloir prendre le collier. Un petit coup sur le côté, fallait pas les manquer, elle lève le derrière. J'aurais eu ça de un



Photo prêtée par André Moullé.

cm plus près, elle me fauchait la tête, plus de casquette et plus de tête. Entre nous, si je l'avais pas dressé, ça en aurait fait une pagaille, qu'est-ce que ce serait devenu tout ça, les chevaux auraient fichu le camp. On a porté son collier au bourrelier, on appelait ça une fontaine là où qu'elle avait mal. Le bourrelier lui a fait une coupure dans la toile, lui a enlevé un peu de crin, beaucoup de crin, et a remis de la toile après pour que le mal ne passe plus trop sur le cuir car ça lui faisait comme un renforcement. C'était un nommé Goupil, il y a quinze ans qu'il est parti, ça fait drôle, il était de mon âge.

Quand les tracteurs sont arrivés - j'avais une trentaine d'années - ils étaient imposants : chez le gars Bernard à la Baillée, à la Moutellière, aux Loges - les Melot l'ont eu dans les années du plan d'eau - au Châtelet, chez Filoche, c'était un petit. Ils ont fait quatre hectares et demi en une bonne journée de neuf heures, avec quatre épaules. Nous, avec les chevaux, il aurait fallu compter le nombre de raies sur un hectare en deux jours. Sur une pièce de quatre cent mètres, avec la cavalerie, ça fait huit cents mètres aller et retour. On a fait les cent kilomètres dans le champ ! A présent, ils sont assis.

René Dufour

Le départ de Catherine

Bien qu'étant habitant de Chemiré, je pourrais difficilement vous parler de l'arrivée du tracteur vu mon jeune âge à l'époque.

Le premier est arrivé dans les années 1955 chez monsieur Hérisson à la Mordantière. Il s'agissait d'un gros tracteur avec des roues de fer. Ensuite, les engins sont venus chez monsieur Plumais à la Grange, chez monsieur Deshayes au Boué de Lande, chez monsieur Blossier à Villeneuve, chez monsieur Lega à la Verrerie et chez monsieur Naveau à la Danière.

Par contre, je serais beaucoup plus à l'aise pour vous parler du cheval car, pour mon beau-père, ce fut un moyen d'effectuer les travaux agricoles jusque dans les années 1980.

Je me souviens que vers 1960 nous disposions de

trois juments (Loranne, Catherine, Vermaute). Deux d'entre elles étaient affectées aux fauchages des foins car il fallait une certaine coordination dans l'attelage. Souvent un équipage de deux tirait une charrette chargée de deux tonnes de foin.



Le beau-père de Serge Grandin.

Je me souviens également de l'époque où il fallait passer chez le maréchal-ferrant (monsieur Ligault et puis ensuite chez monsieur Plu). Cette mission m'incombait et ne me déplaisait pas malgré certaines consignes, en particulier de ne pas monter sur le cheval. Je faisais environ 250 mètres en partant de la maison, ensuite, je grimpais sur une barrière qui me servait d'escabeau, puis j'allais jusqu'au village à dos de jument. Le retour à la ferme se passait dans les mêmes conditions.

Le moment le plus difficile fut lorsque mon beau-père prit sa retraite. Il a fallu se séparer de l'unique bête restant sur le bordage. J'eus la lourde tâche de charger l'animal (Catherine) dans le camion du marchand de chevaux, j'avais les yeux légèrement embués de larmes. Quant à mon beau-père, il était malheureux, car en cédant son cheval, il laissait partir son passé. **Serge Grandin**

Verveine



Verveine

Verveine est née un an avant moi ; mais elle est arrivée en même temps que moi à la ferme de « La butte du gros chêne », à Neuville-en-Charnie, en 1956.

Agée de deux ans, gris pommelée, de type percheron, papa l'avait achetée 90 000F (de l'époque) à Sainte-Gemmes-le-Robert (Mayenne). Selon maman, Verveine était « mignonne » : dès qu'elle l'appelait, notre jument arrivait.

Et pourtant, le travail était dur ! Au printemps, c'était la corvée du fumier, rejoignant les prés par des chemins boueux, bien peu carrossables.

Au début de l'été, elle devait tirer la faucheuse, la

faneuse. La rateuse et enfin le plateau rempli de foin. Mon grand-père Guittet venait de « Roisnon », à Viviers-en-Charnie, avec une jument pour aider aux foins : un partage du travail appréciable pour les hommes comme pour les bêtes et la solidarité familiale dans l'effort.

En automne, elle tirait le plateau rempli de pommes car, à « La butte du gros chêne », les vergers produisaient beaucoup de pommes à couteau ou à cidre... Les terrains étaient souvent pentus. Docile et craintive, Verveine craignait de ne pas réussir à démarrer. Alors, elle donnait un bon coup de collier ! Brave Verveine, compagne de labeur !

L'hiver, elle restait à l'écurie ; elle se reposait en attendant la naissance d'un poulain. Car, chaque année, elle recevait la visite de l'étalon. (J'étais consignée à la maison, le temps de la « rencontre amoureuse »!). Les nuits précédant la mise bas, papa et maman exerçaient une surveillance renforcée. Papa dormait dans un lit en fer dans la cave située près de l'écurie, à l'écoute du moindre signe. Une année, nous avons tous dormi dans l'étable, plus spacieuse : ma petite soeur et moi-même transformées en « petit Jésus », dormant dans la crèche. Verveine a donné naissance à neuf poulains, les deux derniers n'ont pas survécu.

Au fil du temps, les travaux s'étaient un peu allégés : désormais c'était mon oncle Paul qui venait aider aux foins avec son « Renault ».

En 1968, il a fallu se rendre à l'évidence : Verveine était usée. Continuer de la faire travailler aurait été inhumain ; mais la garder à finir sa retraite paisible était un luxe qu'on ne pouvait pas s'offrir. On l'a vendue à un marchand de chevaux d'Eure-et-Loir pour 4 000F (nouveaux, soit 400 000 anciens francs). Nous l'avons vu quitter la ferme vers un destin qu'on préférerait ignorer, les larmes aux yeux.

Au printemps 1968, un Massey Ferguson, acheté 4 500F (450 00 anciens francs) chez Moulin à Evron a fait son apparition. Mauvais calcul ? Suite aux événements bien connus, nous avons craint la pénurie de carburant pour les foins ! Et, alimenter son tracteur avec de l'herbe, ça ne marche pas!!! La barre de coupe a remplacé la faucheuse. La faneuse et la racleuse ont été remplacées par un râteau-faneur acheté d'occasion. Après quelques modifications, le plateau a pris place derrière le tracteur. Une nouvelle page s'ouvrait dans l'histoire de la ferme.

Cela s'appelle la modernisation ; elle était bien modeste et elle paraît ridicule comparée aux « monstres mécaniques » bourrés d'électronique des travailleurs de la terre d'aujourd'hui.

Quand j'évoque cette période, mes pensées vont vers tous ces chevaux, humbles compagnons du dur travail des paysans d'alors, et je me surprends à fredonner « la complainte du petit cheval blanc »...

C'était un petit cheval blanc

Qu'il avait donc du courage...

C'était un petit cheval blanc

Tous derrière et lui, devant !

Martine Letourneur



Mon père sur son tracteur.

Rosette était de la noce

C'est quelque temps avant notre mariage que nous avons découvert avec Marc, une carriole chez une amie à ses parents. C'est à partir de là que nous est venue l'idée de la lui emprunter afin de pouvoir faire des photos un peu originales lors de cette journée. Comme nous avons besoin d'un cheval pour tirer cette fameuse carriole, nous avons fait appel à Henri Chailleux, car nous savions qu'il possédait une jument. Et c'est donc « Rosette » qui nous a accompagnés tout au long de notre mariage et qui a pris la pose pour les photos. Ces dernières ont été prises à l'étang de la Bûchetière où papa travaillait. Pendant toute la séance, Rosette a été docile, et s'est laissée flasher sous tous les angles, sous le regard d'Henri qui veillait sur elle puisque l'étang était tout près. Marie-France Deroin



Le 23 septembre 1972 à Blandouet à l'étang de la Bûchetière.

Combien de chevaux ?



Gérard Tatin et Utopia, sa pouliche d'un jour.

Pendant des siècles, les chevaux étaient une des principales forces motrices de l'économie. Avec les bœufs, les mules et les ânes, ils assuraient le transport des hommes, de leurs biens et des marchandises et, dans le monde agricole, les travaux de la terre, ça jusqu'aux années mille neuf cent cinquante.

Dans une commune rurale comme Blandouet, les chevaux jouaient un rôle essentiel dans les fermes. Dans le bourg il y avait, comme le montrent les noms des rues, les métiers autour du cheval ; le maréchal-ferrant, le bourrelier et puis le hongreur et le charron, et puis le forgeron qui aujourd'hui est remplacé par le mécanicien agricole. Les sabots en fer ne résonnent plus sur les chemins ; les pneus roulent sur le goudron.

A la mairie de Blandouet sont gardés les inventaires des chevaux, exigés par le ministère de la Guerre, car, en temps de bataille, le cheval pourrait être réquisitionné.

Ces registres datent des années avant la guerre 1914-1918 jusqu'aux années trente. Ils sont scrupuleusement remplis avec des tableaux rassemblant le nom du propriétaire, sa profession, puis l'âge, le sexe, la robe et le nom de chaque animal. Lorsqu'on plonge dans ces registres, on se retrouve dans l'ambiance des écuries des fermes. A La Flardière sont attachés Papillon, l'étalon et les juments Fauvette, Musique, Roulette, Lisette, Voltige et Cartouche. En 1908, il y avait 127 chevaux dont 6 étalons, 3 hongres et 118 juments à Blandouet repartis sur 38 propriétaires ; pour la plupart les « cultivateurs » mais aussi l'épicier et l'aubergiste du bourg. L'entente entre l'homme et son cheval est témoignée par leurs noms :

Mignonne, Gentille, Coquette, Tranquille, Charmante, Chérie et Bijou ; ça nous parle ! Les juments donnaient les poulains pour la succession.

Dans son livre « Une enfance à la campagne », Gaston Chevereau décrit ainsi le jour de la réquisition en 1916 : « Quand il y avait réquisition des chevaux, nous n'allions pas à l'école de la journée ; notre maître était requis pour les écritures. Face à la mairie, la cour de l'hôtel où avait lieu l'examen était remplie de chevaux ainsi que la rue. Certains étaient rétifs, affolés ; les hommes criaient, juraient, les officiers galonnés allaient et venaient, donnaient des ordres. Il y avait de l'animation dans le bourg ce jour-là. »

Il parle aussi de la cohabitation difficile des routes, avec l'arrivée des premières voitures motorisées, les pétroleuses : « Imaginez le paysan debout dans sa charrette vide ou roulant tout à son aise sur le milieu de la chaussée, guidés en main, ou bien assis là-haut sur sa charretée de sapinettes, ou encore assis sur le limon de son tombereau. »

Dès qu'il apercevait une bouzine, il devait descendre, le cheval avait peur, se cabrait ou s'emballait. Le bonhomme, en sautant à terre, risquait de tomber sous les roues. Et coïn ! coïn ! coïn ! l'autre semblait le faire exprès. C'était horrible, les sons des cornes d'autos. Le paysan poussait son cheval vers le fossé, le calmait de son mieux. Dans un bruit fracassant de moteur emballé, le monstre passait, puis disparaissait en soulevant une nuée de poussière qui vous aveuglait et vous rendait fou : le cheval de peur et l'homme de colère. »

Et où en est-on aujourd'hui ? Les perche-rons et les autres chevaux lourds ont perdu leur place dans les champs et sur la route, et pourtant à Blandouet il en reste deux, les juments de M. Tatin. Autrement, selon une estimation rapide, il y a environ 25 chevaux dans la commune dont un élevage de trotteurs et un élevage de chevaux de concours hippique, les autres pour le loisir, les promenades. Au lieu de 36 cultivateurs il reste 6 exploitations agricoles qui disposent de tracteurs avec une puissance globale de 1200 « chevaux », et on peut compter aussi environ 500 « chevaux » tracteurs d'autres propriétaires pour les petits travaux et l'entretien. Le nombre de « chevaux » représenté par l'écurie des « pétroleuses » en 2008, je n'ose pas compter ! Judith Davis





Le beau-père de Serge Grandin. Penaison à Sival, Cheminé-en-Charnie.

Du cheval au tracteur - Période de 1936 à 1957

Dans ma jeunesse, mes parents exploitaient une ferme de cinquante hectares, au pied du Mont Rochard, ferme très en pente. Donc pour le « Roulier », nom donné à celui qui avait la charge de conduire les chevaux, ce n'était pas un cadeau, mais ces « Rouliers » étaient quelque peu fiers de cette fonction, sorte de promotion à cette époque.

Nous étions en famille, et c'est mon frère aîné qui, tout naturellement était désigné pour cette fonction. Il aimait les chevaux et il était très doué pour exercer cette fonction.

Mais en 1949, il se marie et quitte la ferme, alors, étant son suivant, c'est à moi de prendre sa succession. J'aimais bien les chevaux, mais m'en occuper tous les jours, ça ne me réjouissait pas ! D'abord les soins : tous les matins enlever le fumier à la brouette, brosser toutes les juments, les atteler et les conduire ! Le labour, c'était six juments en ligne dans la grattière : (sillon formé par la charrue). Tout le long du champ ça allait, car le roulier leur faisait un brin de musique en sifflant toute la journée, mais au bout du champ, il fallait les commander d'une voix ferme, car il fallait tourner et revenir dans le sillon tout frais tracé.

A cette époque il y avait la jument (toujours la même) très intelligente, qui dirigeait la troupe, alors à la parole : si on tournait à droite c'était O.U.E, à gauche c'était O.T. GUIUGE et le stop c'était O.O. Pour la marche à pied ce n'était pas de la rigolade, car tous les jours, c'était des kilomètres !

Les labours c'était l'hiver, mais au printemps, il fallait les préparer, rendre la terre souple et sans mottes, avant d'effectuer les semailles, orge, avoine, betteraves etc.... C'était des journées de marche, à côté de nos amis les chevaux. Le matin avant de se rendre aux champs, nous nous prenions un bon petit casse croûte et, vers neuf heures, c'était une pause pour un quart d'heure, avec une bonne bolée de bon cidre, ça décontractait, et les chevaux et le roulier.



Les harnais, ça s'use, et tous les ans, le bourrelier venait à domicile réparer : colliers, sellettes, guides et brides. Quand un cheval tombait malade, c'était un hongreur qui venait le soigner. Tous ces chevaux étaient ferrés et, de temps en temps, on allait au bourg chez le maréchal ferrant. Il fallait attendre son tour car c'était les premiers arrivés qui passaient les premiers. Dans ce cas, nous allions au café, nous asseoir et boire un verre de vin. Une très bonne ambiance à cette époque, chose que l'on ne retrouve plus aujourd'hui !

Chaque jument avait un prénom, exemple : Coquette, Fauvette, Pelote, Pâquerette, Joyeuse, Dahlia, Gentille, Carine, Rosette, etc.... A propos de nous, à cette époque, il

fallait déclarer les chevaux en mairie, à cette occasion un de nos voisins va déclarer ses juments. A la question : « Comment s'appelle votre animal ? », l'agriculteur annonce : « Devine ! », l'employé de mairie lui dit : « Je vous demande le nom de votre jument ! » et l'intéressé lui répète : « Devine ! », les mots montent : l'employé pensant qu'on se moquait de lui commence à se fâcher. Alors l'éleveur lui répond : « mais monsieur, c'est le nom de ma jument ! ». Histoire vécue.

A cette époque, les chevaux, c'était les chouchous de l'exploitation. Il fallait des bêtes en forme car leur travail était épuisant, donc c'était le meilleur fourrage qui leur était destiné et avec un supplément d'avoine. Quand une jument était prête à faire son poulain, il fallait coucher dans l'écurie, car, s'il y avait un problème, c'était primordial d'être présent. La mise bas ne durait que quelques minutes, et le petit poulain se mettait sur ses pattes presque tout de suite. Le spectacle nous faisait chaud au cœur.

Le temps des chevaux s'estompait, il fallait moderniser ! Malgré un travail très dur, que cela nous obligeait, il restait un brin de nostalgie, on aimait nos chevaux car ils étaient très intelligents, nous connaissaient aussi et nous aimaient bien. Ils avaient des comportements très touchants. Des fois, le long du chemin, ils s'arrêtaient, se détournaient, pour voir si l'on suivait, et repartaient. C'était très, très touchant !

Le tracteur

En 1955, nous nous installons dans une petite ferme, avec une seule jument : Fauvette, très douce et mignonne.

Donc changement de décor, car ce n'était plus la même exploitation et les champs étaient très loin de la ferme. Aussi cela créa un problème.

Un souffle nouveau parcourait les campagnes. C'était l'arrivée des tracteurs. Aussi, en 1957, nous nous décidons à acheter un tracteur, avec un emprunt assez important. A cette époque, les prix de nos productions : céréales et animaux, augmentaient très favorablement, et cela nous donnait du moral. Ce tracteur FIAT 25R avait une force de 25 chevaux ! Cela doit faire sourire les jeunes de 2008, mais la conjoncture était tout autre et je suis persuadé que le plaisir que nous éprouvions de posséder ce petit, petit tracteur, était plus fort que ce qu'éprouvent nos jeunes actuellement ! Pour nous, l'on se sentait heureux avec ce cheval mécanique. Mais pour que cet engin ne coûte pas trop cher, nous l'avions acheté tout nu : sans relevage à l'arrière, l'on se servait des outils à chevaux, brabant, herse faucheuse, râteleuse, un peu modifiés et cela marchait !

Puis, petit à petit, nous nous sommes équipés d'outils plus performants. Mais avec un tracteur, c'était le bonheur et la joie de travailler la terre. Cette terre, dans ces années, était saine et nature car il n'y avait aucun traitement chimique et presque

d'engrais. Les fermes étaient de moyennes dimensions. Entre voisins, on s'entraidait et la campagne était heureuse. Mon rêve avait été exaucé, car je songeais souvent pendant ma jeunesse que je conduisais l'attelage avec six chevaux. Déjà notre voisin avait fait l'acquisition d'un tracteur Farmall. Comme je l'enviais ! Je me disais quand notre tour ?

Notre génération a vécu toute cette évolution fantastique, sans précédent, en 50 ans c'est époustouflant. Mais est-ce que le monde est plus heureux ? J'en doute. Le bonheur de vivre avec la terre, c'est de voir les saisons bouleverser la nature, quand se marie l'opulence de l'été à la nostalgie de l'automne, tout comme l'arrivée de l'hiver et celle du printemps. Avoir vécu cela nous accroche à la terre et nous la fait aimer.

Cette terre, dont nous avons tant besoin, il faut la protéger ! André Moullé



Moins de misère !!!

C'était en 1956 ou 1957, mon mari et moi-même étions à l'époque ouvriers agricoles à la ferme des Loges. A l'époque, nous avions beaucoup de difficultés à travailler avec un seul cheval car il fallait comme tout le monde charroyer le fumier dans les prés, passer l'épandeur pour aérer la terre puis passer le rouleau par exemple et quand nous fauchions les foins, monsieur et madame Horeau, nos patrons, étaient obligés de nous fournir un deuxième cheval. Ces deux chevaux étaient mis côte à côte pour rendre plus aisé le fauchage de l'herbe. C'est pourquoi nos patrons proposèrent de nous acheter un tracteur.

Au moment de la foire exposition de Laval, monsieur Louis Chauveau (le grand-père) est venu nous offrir la possibil-



Roger Melot et ses fils Hubert et Serge, aux Loges, à Blandouet

ité d'admirer notre futur tracteur en nous emmenant gentiment à la foire. Nous étions sept dans la voiture, les enfants Louis Chauveau, Serge et Hubert Melot participaient aussi au voyage, les conditions de sécurité n'étaient pas aussi draconiennes qu'aujourd'hui...

Un concessionnaire d'Evron est venu nous livrer peu de temps après le tracteur convoité, c'était un Deutz de 16 CV, il était de couleur verte pour les néophytes en tracteur ! Sachez que les tracteurs de maintenant ont une puissance 10 fois supérieure. Nous étions contents de cette acquisition car on avait moins de misère qu'avec les chevaux. Pourtant, malgré tout, mon mari restait nostalgique de son cheval lorsqu'il fut vendu. En regardant le tracteur, un de nos patrons eut la réaction suivante : (il avait remarqué la présence d'un seul siège sur l'aile gauche du tracteur et rien sur celle de droite) « C'est dommage pour les enfants qu'il n'y ait pas deux sièges », effectivement ces derniers étaient impatients de monter à tour de rôle sur le tracteur car c'était le premier tracteur de Blandouet !!!

Le premier travail effectué grâce à cette machine fut la fenaison. L'engin était muni d'une barre de coupe sur le côté - barre qui avait été achetée en plus du tracteur. Il y eut un seul petit incident dans la vie de ce tracteur : une année, ma nièce Claudine en vacances chez nous, conduisait le tracteur et, sans doute peu habituée aux chaos des champs, renversa une charrette de foin dans la charrière ! Heureusement, il n'y eut pas de blessés !

Ce tracteur a été remplacé par un autre de la même marque mais plus puissant aux environs de 1972-73.

Témoignages de madame Hélène Melot et de monsieur Louis Chauveau recueillis par Nelly Dorizon

L'arrivée du premier tracteur sur la commune

Principalement terre d'élevage, il existe une polyculture. Les exploitations agricoles possédaient des attelages (race percheronne en majorité), en majorité constitués de juments afin de maintenir la pérennité du cheptel et assurer quelques revenus.

Les évolutions technologiques :

L'exode de la main d'œuvre agricole vers les emplois industriels a généré une évolution des méthodes d'exploitation. Dans un premier temps, des entreprises de travaux agricoles se sont créées puis multipliées. L'agriculteur leur faisait appel pour exécuter des travaux saisonniers (fenaison, moisson, voire certains labours). Ces entreprises mécanisées permettaient de palier au manque de bras et de gagner du temps. Mais ces entreprises présentaient un inconvénient majeur : le délai d'attente du matériel conjugué avec les problèmes liés aux caprices de la météo. ►

Les exploitations furent ainsi contraintes de faire des efforts pour s'équiper de tracteurs, etc. C'est ainsi que dans les années 1956-57 est apparu le premier tracteur agricole, propriété d'une exploitation : « les Loges » (propriété née de la déforestation et vouée à l'élevage bovin principalement). L'utilisation de cet engin motorisé a démarré modestement. Equipé d'une faucheuse (banc de coupe sur le côté), le tracteur s'est révélé très utile pour la fenaison. L'entreprise agricole restant sollicitée pour leurs presses (ramassage et bottelage). Le matériel à chevaux a été progressivement modifié afin de servir à l'arrière du tracteur. L'évènement fut commenté par les autres exploitants de la commune qui s'équipèrent à leur tour (gain de temps et autonomie).

Les conséquences de cette évolution :

- indépendance de chacun pour l'exécution des différentes tâches
- gain de temps considérable
- détérioration du rôle prépondérant des entreprises de travaux agricoles (attendre la machine, attendre son tour,...)
- entraide agricole relancée entre exploitations qui mettent en commun matériel, main d'œuvre (prémices des C.U.M.A)

Serge Melot

Notre C.U.M.A. vient de fêter ses vingt ans !

Comment est-elle née ?

L'idée était venue tout d'abord d'acheter une débroussailleuse en copropriété, car ce genre de matériel était un investissement trop élevé pour une exploitation individuelle. Nous nous sommes réunis à sept ou huit, et ce projet n'a pas vu le jour car, tout simplement, quelques exploitants à l'époque n'étaient pas assujettis à la T.V.A. Quelques mois se sont écoulés et nous nous sommes dit, pourquoi pas une C.U.M.A. à Blandouet, est-ce possible ? Et dans quel autre matériel pourrait-on investir et comment faire ?

Et bien nous avons sollicité la chambre d'agriculture de venir nous faire une réunion d'information sur le fonctionnement de cette coopérative, et surtout de bien connaître les avantages et aussi les inconvénients. Elle a été bénéfique, puisque, suite à cela nous avons pris rendez-vous avec la Fédération des C.U.M.A. du département à Laval.

Je me rappelle, c'était un matin et là jusqu'à midi, nous avons eu droit une fois de plus « à quoi l'on s'engageait » et, bien entendu, à la fin de leur discours, nous avons été conseillés de bien réfléchir. C'est là que nous avons déclaré que nous étions venus pour former notre C.U.M.A. Leur regard sur la montre nous a fait croire que nous allions rentrer sans rien. Et bien non ! nous avons rempli les dossiers, formé sur place notre bureau, et vers treize heures, le 18 décembre 1987, nous prenions le chemin du retour avec le « bulletin de naissance » de notre C.U.M.A.

Voilà, elle a vingt ans, elle est d'une petite dimension, mais elle a rendu des services à sa bonne trentaine d'adhérents, je lui souhaite encore une longue vie et surtout une bonne entente.

Louis Chauveau

Louis Chauveau a été le premier président de la Cuma de Blandouet. Après 11 années de présidence, Yvon Patry lui a succédé pour 9 ans. Actuellement, c'est Stéphane Chauveau qui préside à sa destinée.



La Cuma mode d'emploi

La Cuma de Blandouet met à disposition de ses adhérents le parc matériel suivant : débroussailleuse, covercrot, remorque à paille, remorque de transport, faucheuse, conditionneuse et semoirs (maïs, blé et petites graines). Pour décider d'un achat, il faut que suffisamment d'adhérents s'engagent forfaitairement sur une superficie minimale d'utilisation pour chaque matériel (ou bien un nombre d'heures pour la débroussailleuse). Un jeune agriculteur peut à tout moment venir se greffer sur un groupe d'utilisateurs, par contre, un agriculteur qui ne s'est pas engagé lors de l'achat initial d'un engin, ne pourra pas l'utiliser par la suite. Il y a un responsable pour un ou plusieurs engins chez qui ils sont remisés. Le matériel doit être rapporté chez le responsable, après entretien, avant d'être utilisé par un autre adhérent. Pour suivre les plans d'amortissement des emprunts, renouveler ou acquérir un nouveau matériel et régler les conditions de son utilisation, les adhérents se réunissent cinq à six fois par an. Au quotidien, gérer une Cuma se révèle être une tâche de plus en plus lourde et délicate. Le problème est qu'il fait beau en même temps pour tout le monde et que le matériel doit alors tourner à plein régime. L'entretien en souffre et la casse n'est pas rare. Il faut dire aussi que du temps de Louis Chauveau, la Cuma comptait une dizaine d'adhérents qui exploitaient à eux tous environ quatre cents hectares et que son fils Stéphane est à la tête d'un groupe de trente utilisateurs faisant valoir ensemble trois milles hectares !

De ferme en Ferme, maisons d'ici et des confins

L'avion tombé à Beausoleil en 1944

Témoignage recueilli auprès de Bernard Claret, habitant Blandouet, qui a une vision des événements très correcte, dit-il, malgré ses 10 ans, le 7 août 1944.



Bernard Claret

Bernard se trouvait ce jour-là, aux travaux des champs vers 15 heures, à la ferme des Crosneries là où il habitait, avec son frère plus âgé et un employé de la maison.

Les armées allemandes n'ayant pu repousser les alliés

après le débarquement de juin 44, fin juillet, les populations locales sentaient l'arrivée des soldats américains comme imminente.

Vers 15 heures, nos trois jeunes gens scrutent le ciel, intrigués par un bruit d'avion : il y en a deux, dont un Messerschmitt allemand. En quelques instants, un combat aérien s'engage entre eux ainsi qu'un tir nourri de DCA. Les avions semblent tout proches. Une gerbe de feu atteint le premier avion qui finira par se désintégrer. Quelques secondes après cette explosion, une boule de couleur noire et de petite taille semblait suivre la même trajectoire que les débris de l'appareil. A une centaine de mètres du sol, nos jeunes gens ont vu ce point noir se transformer en parachute qui, s'étant ouvert, a sauvé le pilote de l'avion... Les trois observateurs pensent que le pilote est tombé en lisière de la forêt... Effectivement, le soldat pilote de chasse William Banks dont on révèle l'histoire, est tombé dans le champ derrière la ferme du Bouquet (à côté de St-Nicolas). Les forces armées allemandes basées au château de l'Essart organisent la chasse pour retrouver le pilote allié abattu afin de le faire prisonnier.

Bernard affirme qu'une Jeep et une automitrailleuse allemande parties à la recherche du pilote ont commis une erreur de lieu, les soldats allemands sont allés trop loin jusqu'au café situé au Gros Fouteau. Le temps pour eux de faire demi-tour a permis au pilote William Banks de plier et cacher son parachute, et de se réfugier lui-même sous un amas d'épines jusqu'à la nuit... A la nuit tombante, le calme revenu car les allemands ont suspendu leur recherche, le pilote William Banks est sorti de sa cachette : il est allé frapper à la porte des agriculteurs de la ferme du Bouquet.

Sentant l'effervescence des soldats allemands, Bernard et son frère sont allés dormir en cette nuit du 7 au 8 août 44, dans une tranchée creusée par l'employé de maison au bas de la cour. Celle-ci avait été couverte avec différents matériaux mais aussi d'un tas de fagots. Ce soir-là, trois bombes sont tombées à Blandouet : à la Séchetière, la Vallée, et enfin à la Lamberderie. Cette nuit-là, les forces allemandes ont quitté l'Essart pour aller à la ferme des Faucherries. Un officier allemand qui parlait français, venu chercher

du lait a dit : « On va à quelques kilomètres de là vers St Denis d'Orques, mais très certainement on va se rendre... ».

Bernard et son frère ont entendu pendant leur nuit de cachette, les véhicules allemands passer sur la route : étaient-ils 2 ou 300 ?... Sortis le lendemain, avant 8 heures, ils ont vu les forces américaines, venant de Ste-Suzanne par l'Essart, aller en direction de St-Denis-d'Orques. Les trois employés de la ferme ainsi que Bernard et son frère, malgré l'interdiction de la maman et maîtresse de maison, se sont rendus au carrefour du Buisson pour voir le défilé des véhicules alliés (il y en avait un tout les cinquante mètres...).

Une salve d'un fusil mitrailleur allemand dirigé contre un véhicule allié, a fait bondir nos cinq comparses vers le fossé le plus proche!... OUI, c'était encore la guerre!... Après quelques minutes de combat, 19 soldats allemands sont sortis du chemin des Mottais pour se rendre. Un soldat allemand blessé a été allongé sur le capot d'une jeep, les 18 autres furent conduits dans un camion et sont devenus prisonniers des alliés.

Dans l'après-midi du 8 août, une centaine de soldats alliés sont allés à pied encercler le village des



William Banks

Crosneries... Après avoir fouillé les alentours et la ferme, il n'y avait plus un seul soldat Allemand.

La distribution des chewing-gums et confiseries des forces alliées allait commencer...

Pendant ces heures tourmentées, qu'est devenu notre pilote de chasse, William Banks ?

Un autre témoignage recueilli auprès de Georges Letourneur, 14 ans ce jour-là, travaillant avec un jeune employé de la ferme et son père, agriculteur à la Renardière, ceci avant la collation qui avait lieu avant 16 heures.

Nos deux jeunes gens ont entendu les avions, ils ont tellement eu peur qu'ils sont allés se mettre à l'abri au plus court en affirmant être rentrés dans le buisson d'épines comme de simples cochons ! Son père assis sur sa lieuse, a mis plus de temps pour se mettre à l'abri. L'explosion de l'avion venait d'avoir lieu, il est tombé de l'autre côté de la crête.

Les soldats allemands sont bien allés au café Quelque-jay au Gros Fouteau. C'est monsieur Neuville, agriculteur de la ferme du Bouquet bien connu de G. Letourneur, qui a aidé le lieutenant Banks : son parachute s'était pris dans un arbre en lisière de forêt. Ce jour-là, il travaillait comme cantonnier de la commune de Viviers. C'est grâce à son aide que W. Banks a pu se cacher et faire disparaître son parachute en si peu de temps.

William Banks n'était pas grièvement blessé, cependant, après sa chute, il souffrait d'un enfoncement de la cage thoracique. Le soir à la nuit tombante, le calme étant revenu, monsieur Neuville a conduit à travers

bois W. Banks vers la ferme de Valette et fait en sorte que le docteur Lenormand de Ste Suzanne, puisse venir le chercher. Différents témoignages sont recueillis dans l'après guerre... Il reste encore beaucoup d'incertitudes, en premier lieu sur la date précise et le nombre d'avions concernés. Par exemple, monsieur Camille Hermange, directeur de l'école publique de Ste-Suzanne, a rapporté une tôle portant le n° d'immatriculation de l'avion : c'était un B17G, forteresse volante nécessitant dix hommes d'équipage. Cela expliquerait aussi pourquoi le cratère de Beausoleil était si grand !

L'avion ayant pris feu a brûlé dans la tourbe sèche de l'été, ce feu s'est propagé jusqu'à la ligne de crête : M. Neuville affirme que les agriculteurs et populations locales disponibles étaient organisées par la mairie et la gendarmerie chaque soir pendant trois semaines à un mois pour éteindre le feu qui couvait sous la terre... Il faudra l'aide des services américains des armées pour éclaircir ces points.

Témoignages recueillis en février / mars 2008 par Jean-Claude Dorizon

Délibérations

d'autrefois au conseil municipal de Chemiré-en-Charnie

Il y a 90 ans, au conseil

Séance du 8 novembre 1918 à 9 heures et demie

Etaient présents : MM. Houdinière Maire, Langlais, Leroy, Leballeur, Robini, Bourni, formant la majorité de membres non mobilisés.

Assistance aux vieillards : le Conseil admet l'assistance aux vieillards de Me Vve Leveau ; cette dernière ne possède absolument rien et vu son âge ne peut travailler, ses enfants ne peuvent lui venir en aide. L'allocation mensuelle est fixée à six francs car elle jouit d'une retraite ouvrière de cent onze francs.

Assistance aux femmes en couches : lecture d'une demande faite par Me Chevreau, née Lucé pour obtenir l'assistance aux femmes en couches. Le Conseil exprime un avis favorable.



Il y a 75 ans, au conseil

Séance du 2 octobre 1933 à 10 heures

Assistance à domicile : le Conseil approuve et donne un avis favorable à la demande d'assistance formulée par M. Bouroué Abel, aveugle civil, demeurant à la gare.

Séance du 10 décembre 1933

Le Conseil sur l'invitation de M. le Maire et par l'application de la loi du 7 juillet 1884 désigne : M. Gesland pour la formation de la liste électorale de 1934 ; MM. Leroy et Chasseray, délégués pour la commission chargée des réclamations.

Achats de vêtements aux élèves indigents : Autorisation est demandée à M. le Préfet pour l'emploi du crédit « subvention à la caisse des écoles » à l'achat de vêtements pour les élèves indigents fréquentant les écoles de Chemiré.

Il y a 50 ans, au conseil

Séance du 30 octobre 1958

Emploi du Crédit Barangé : après délibération, le Conseil émet un avis favorable aux propositions des directeurs des écoles pour l'utilisation du Crédit Barangé.

Ecole de garçons : 1 appareil à polycopier 43 000 F
1 poêle à feu continu bois et charbon 23 000 F
Matériel pédagogique pour 18 355 F

Ecole de filles : Eau (lavabo) 100 000 F
Poêle, tuyaux et arrangement de l'entourage du poêle 25 000 F
Matériel divers d'enseignement 30 512 F
Mobilier scolaire 12 000 F
Documentation du maître 1 200 F

Soit un total de 253 067 F

Caniveaux route du vieux Logis : le Conseil prend connaissance d'un devis présenté par Me Tréton pour travaux à exécuter dans la traverse de Chemiré, route du vieux Logis dont le montant s'élève à 152 520 F pour 95 m linéaires de caniveaux. Le crédit se trouvant insuffisant, le Conseil décide de prélever 10 000 F sur les fonds libres de l'exercice 1958.

Travaux demandés par l'instituteur :

- 1° suppression de l'entrée de cave dangereuse par un dallage en ciment
- 2° réfection de la porte d'entrée de la cour de l'école
- 3° réparation d'un côté du portail du logement
- 4° installation d'un compteur pour l'école (lecture d'une lettre de la E.G.F est donnée dans laquelle est spécifiée le coût de l'installation 10 450 F)

Le Conseil décide de commencer par les travaux les plus urgents (suppression de l'entrée de cave, compteur, porte, portail) jusqu'à épuisement des crédits.



A nous le Souvenir



*La tombe des "Allemands"
cimetière de Blandouet.*

Les deux Allemands

Beaucoup de légendes commencent bien souvent par : « Il était une fois... ». Celle que je vais vous raconter

pourrait aussi commencer par ces mêmes mots.

Il était une fois, un petit village de Mayenne dénommé Blandouet. Dans le bourg de ce charmant village se trouvait un cimetière. Il n'était pas bien grand, mais recelait deux tombes peu communes. Une tombe dans un cimetière, voilà quelque chose de très banal me direz-vous. Oui, mais voilà, il s'agissait du tombeau, régulièrement entretenu, de deux Allemands... En effet, les anciens du village savaient qu'il s'agissait de deux jeunes soldats de nationalité allemande décédés sur la commune de Blandouet à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Cependant, ce n'était pas exactement la réalité... Certes, les deux hommes étaient bien morts sur le sol de la commune le 4 août 1944, mais il ne s'agissait pas des personnes auxquelles on avait toujours pensé.

Le premier, Adolphe Deanaz, était un homme d'une trentaine d'années originaire de Paris. Le second, André Voyer, originaire d'Eure-et-Loir, n'avait pas encore fêté ses 18 ans. Avant la guerre, Adolphe était un chauffeur qui vivait à Aubervilliers. Il vivait seul. Quand la France fut occupée, et pour des raisons encore inconnues à ce jour, il a du travailler en tant que requis civil au service des Allemands. C'est ainsi qu'Adolphe se retrouva, en ce mois d'août 1944, à Blandouet.

André, pas encore majeur à l'époque des faits, arrivait tout droit de Pierrefitte-sur-Seine, où il résidait avec sa mère, Alexandrine Bergeot. Sa situation n'était pas la même qu'Adolphe, puisque, bien que travaillant lui aussi au service des Allemands, il ne le faisait pas sous le même statut. En effet, André avait choisi de travailler pour les occupants en tant que volontaire. C'est ainsi qu'Adolphe et André ont pu se rencontrer.

Ce 4 août 1944, les deux hommes furent retrouvés au lieu-dit : « les Loges », mitraillés, ils sont décédés des suites de leurs blessures. L'aîné des deux allait fêter ses 35 ans le 21 novembre, le second aurait atteint ses 18 ans le 28 novembre suivant.

L'histoire raconte aussi que les deux hommes essayaient sûrement de s'enfuir, entendant les rumeurs concernant le débarquement allié. Elle ajoute qu'ils ont été retrouvés dans un fossé, un morceau de tissu blanc non loin d'eux...

Florence Dorizon

Du côté des Ateliers



Atelier population et habitat

Les maisons : retracer leur histoire mais aussi celle des gens

Au début de la création des Ateliers d'histoire à l'époque de Blandouet, un travail de recueil de la mémoire sur les maisons a été commencé... Leurs auteurs l'ont jugé trop vaste et trop ambitieux.

Les retours d'informations sur le sujet "maisons" étaient : « vous n'allez pas y arriver ! ».

Cette approche sur l'habitat, les maisons, leurs habitants et l'activité liée à ce lieu, ne se voulait pas approche spécialiste mais elle était bien dans l'esprit du petit Babillard « recueillir, partager et transmettre ». Ainsi, il ne fallait pas faire le tri des informations reçues et des anecdotes que les gens avaient bien envie de donner.

Malgré un cadrage exhaustif des différents quartiers du bourg, et une mise en partage des responsabilités de chacun, l'activité maisons a trop vite abouti à un trop plein de recueil d'informations sur des sujets intéressants mais trop variés, et donnant l'aspect global de décousu...

Dans un article du PBI n°8, je lançais un appel sur la reprise du projet lancé voici trois ans. Depuis, les méthodes au sein du petit Babillard illustré ont progressé : les méthodes d'approche de tous sujets ont donné naissance dans la réflexion de l'époque de dix domaines de travail. Ce canevas et la structuration des méthodes de travail qui a été fait par les auteurs rédacteurs du PBI est susceptible maintenant de recueillir beaucoup plus d'informations et documents. C'est ainsi qu'est apparue la notion de responsable référent.

Pour cet atelier « maisons », les contenus sont parfois interconnectés avec l'un ou l'autre des 10 différents thèmes envisagés. Les maisons renvoient à population, ce qui conduit à un dénombrement/recensement, puis à l'activité liée à ce lieu. La boucle est refermée quand on revient à l'habitat, sans oublier son évolution au fil du temps.

Il ne faut pas être prisonnier de la méthode : voir l'ouvrage de Myriam Provence sur retracer l'histoire d'une maison, pour autant il nous faut partir des investigations sur les différents cadastres dont le premier, décidé sous Napoléon, est réalisé en 1842 en Mayenne. Il faut aussi retrouver les cartes de type Cassini et autres documents de même nature.

Des difficultés apparaissent car il n'y a pas de certitude sur la dénomination d'un certain nombre de lieux : chez Mme Melot est-ce « la Closerie du plat du jour » ou « la Closerie » ? Idem chez monsieur et madame Sinan : « la Viautrie » ou « la Belle Etoile » ?

Des aides sont possibles :

- auprès des Archives Départementales :
- Edith Surcouf pour l'aspect maisons/généalogie
- auprès de Nicolas Foisneau, chercheur à l'inventaire au service du patrimoine du conseil général.

travail en reprenant les répartitions qui ont été faites au tout début. Ensemble, il faut reprendre les recueils d'informations faits, les compléter et penser à tous les questionnements et anecdotes à révéler ou résoudre : pourquoi les vitraux de l'église de Blandouët ont-ils été réalisés par un maître verrier habitant Etampes dans la région parisienne ? Jean-Claude Dorizon

Plan du bourg, en quatre couleurs

Point de télé ce soir-là. Fernande Ausselin est avec nous, Sylvie, Nicole et moi, tous les quatre assis autour de la table de la cuisine, sous l'abat-jour. Vingt heures, soirée de travail aux Ateliers d'histoire, mais quelle merveilleuse soirée. Un grand plan du bourg de Blandouët, collé sur une plaque, est en équilibre instable sur le dossier de la banquette où Occam est venu ronronner après avoir fait connaissance avec Fernande.

Deuxième soirée consacrée à noter les noms des personnes ayant vécu dans les différentes maisons du bourg. La première n'avait permis de se pencher que sur un quart des maisons figurant sur le plan. Sur chacune d'elle est collée une pastille de couleur. Quatre couleurs, une pour chaque coin du village correspondant en gros aux secteurs géographiques formés par le croisement des routes de Chammes avec son prolongement par le petit chemin qui descend vers le Bas-Châ-

teau jusqu'à la Séchetière et de la départementale 210 qui conduit des abords du carrefour du Poteau jusqu'à Torcé-Viviers-en-Charnie.

Sylvie est à l'ordinateur. Elle saisit à mesure les pages remplies de notes que lui glisse Nicole. Et des notes il y en a ! Il en faut de la capacité à l'ordinateur pour absorber le flot de noms, de prénoms et de dates qu'égrène, souriante, Fernande d'une voix douce. Un vrai flot de mémoire vive, un peu comme si par magie elle croisait l'état civil du siècle dernier avec le cadastre napoléonien. Rêve fou de tous les géographes et historiens réunis, Fernande, nous le faisait vivre en direct.

Elle nous entraînait dans la farandole vivante de visages du temps passé. Et, pour pousser l'enchantement à son comble, elle nous pousse dans un univers en trois dimensions en indiquant au fil des rues et des maisons les métiers des uns, les liens de parenté des autres, et, çà et là, les événements du Blandouët d'antan.

Il faut d'ailleurs revenir sur terre et noter toutes ces fioritures pour pouvoir les transmettre, les partager.

Frédéric Baudry



Histoire de nos maisons Sambina Sinan et sa maman raconteront l'histoire de la Vioterie pour le prochain numéro.

Atelier agriculture et activité forestière

Les forêts domaniales

Elles étaient la propriété et leur gestion appartenait à l'état. En France, leur gestion est assurée par l'Office National des Forêts. L.O.N.F. est un établissement public français chargé de la gestion des forêts publiques, placé sous la tutelle du ministère de l'agriculture et de l'écologie dont les statuts sont définis au titre II du livre premier du code forestier. Sont assurées dans le cadre de cette gestion trois missions principales : la production de bois, l'accueil du public et la protection du patrimoine forestier. Il est également prestataire de services et entretient les espaces naturels. On y trouve plusieurs essences de bois : du chêne, du bouleau, un peu de châtaignier, quelques variétés de pins, surtout de l'acacia, un bois très dur qui était autrefois très utilisé par les menuisiers et de nos jours qui est coté en piquets de clôture, bien supérieur en qualité dans les terres humides aux piquets de châtaigniers, et l'on y trouve plusieurs variétés d'érable.

La forêt domaniale est un excellent réservoir aux grands gibiers. Dans certaines régions on y trouve beaucoup de cerfs, de biches et toute leur famille, quelques chevreuils en lisière, car tous ces animaux se font un territoire et, en principe, cohabitent très mal ensemble. Quant aux sangliers, ils préfèrent sortir de la forêt pour trouver leur nourriture en plaine.

Une balade en forêt domaniale, c'est sublime. **Bernard Clairet**



D'arbre en arbre... le chêne

Ce premier article sur la forêt est consacré au chêne. Le chêne est l'essence principale de la forêt de la Grande Charnie. Il est présent partout dans nos communes et a longtemps été lié aux activités de leurs habitants et a façonné leurs paysages.

Depuis toujours le chêne est considéré comme le plus majestueux et le plus sacré des arbres. Lorsque, au détour d'un sentier dans la forêt, on se trouve face à un Rouvre plusieurs fois centenaire, on peut comprendre le sentiment qui conduisit les hommes à rendre un culte à ce géant, tant il impose sa majesté. S'il est appelé Rouvre, c'est que robur, dont le sens premier est « roux », fait allusion au feuillage fauve orangé au printemps et rousâtre à l'automne, en est venu à signifier : « dur, résistant, robuste ».

Les Romains attribuaient une couronne de chêne aux guerriers qui, dans la bataille, avaient sauvé un concitoyen. C'est en souvenir de cette couronne que les généraux de l'armée française portèrent longtemps une guirlande de feuilles de chêne autour de leur képi.

Dans les forêts de chêne, les rouvraies, il existait et existe toujours certains chênes individualisés par un nom

propre. Dans nos communes de la Charnie nous connaissons le Chêne des Evêts, les Quatre frères et le Chêne Bourbon. Le chêne vit très longtemps, parfois mille ans !

La valeur de son bois et de son écorce, comme source du tan, est réputée, mais l'astringence de l'écorce a été aussi utilisée en médecine ancienne et moderne. Nos ancêtres s'en servaient comme contre-poison en l'appliquant sur les blessures causées par des flèches empoisonnées ou sur les morsures de serpents.

Dans le calendrier des arbres, le mois du chêne commence le 10 juin et se termine le 7 juillet ; au milieu tombe la fête du solstice d'été que célèbrent, le 24 juin, les feux de la Saint-Jean.

Judith Davis



Petites gens, grandes figures

Etrange

Qui n'a pas eu, enfant, une peur irrationnelle face à une situation et cherche encore à comprendre, des années plus tard, les raisons de cette peur ?

A Blandouet, il y avait une dame âgée qui vivait dans le bourg. Je ne me rappelle même pas de son visage. Et pourtant... Que de détours pour ne pas passer devant cette fenêtre dont le rideau bougeait lors d'un quelconque passage sur la place (appelée alors place de l'église). C'était trois fois rien, mais pourtant tellement impressionnant ! J'essayais toujours d'éviter le trottoir quand j'allais acheter des bonbons à l'épicerie : il ne fallait surtout pas passer sous les fenêtres ! En aucun cas je n'aurais voulu passer sous ce rideau qui bougeait sans que l'on voit apparaître celle que j'appelais à l'époque « la sorcière ». **Florence Dorizon**

Rubrique à-brac

Fidélité

Dans les années 1980-1990, pendant un certain temps, madame Marie-Françoise Froger, habitant la région d'Angers, ne pouvant se déplacer, téléphonait à Félix Marteau - c'est ainsi que j'ai souvent eu l'occasion de m'entretenir avec elle -. Elle s'inquiétait de la tombe de son grand-père : « Est-elle toujours entretenue ? » Elle l'était effectivement. Ce grand-père était monsieur François Lorillard, garde forestier vivant à Frilouze avec sa famille. Il décéda en 1931 à 63 ans. Il avait une fille Marie, née en 1916 à Sainte-Suzanne, mère de Madame Froger.

N'est-ce pas à relever, le souci de cette petite-fille avançant en âge, gardant, malgré le handicap, l'éloignement et le temps écoulé, le souvenir de son aïeul qu'elle n'avait pas connu et se reliant au village où sa maman avait vécu ? Elle parlait de celle-ci avec affection et respect, faisant sûrement siens les souvenirs maternels. Je suis heureuse aujourd'hui d'évoquer madame Froger, même si pour moi elle ne fut qu'une voix qui s'est tue à son tour. **Marguerite Montaroux**



Engranger

Céline, qui fut petite fille à Blandouët, m'a raconté : « J'avais 6 ans, c'était un jeudi de février, un grand jour : mes grands-parents engrangeaient. Le foin en meule -en barge- dans le pré attenant à l'étable, en attente depuis la dernière fenaison, serait transporté au grenier au dessus de l'étable. Les dépendances trop exigües des petites exploitations ne permettaient pas le stockage de toute la récolte. L'Ami, un cheval bai court sur pattes, serait attelé à la charrette bleue pour le déplacement.

Pépé sur la barge prenait le foin à la fourche, le tendait à son frère debout dans la charrette qui se remplissait peu à peu. Puis, près de

l'étable, les deux hommes levaient de lourdes fourchées vers la porte du grenier. Mémé et maman, à tour de rôle, prenaient le foin qu'elles rangeaient en le tassant ; elles n'avaient pas la meilleure place, respirant de la poussière.

Février cette année-là était sec et froid, le vent du Nord balayait les rares nuages zébrant le ciel de longues traînées blanches acérées. J'allais m'asseoir au pied d'un vieux mur, un peu à l'abri. Pour la première fois, « je voyais » la lumière transparente et froide, presque douloureuse, tandis qu'à côté le travail se poursuivait, silencieux, sans hâte ni brusquerie, tandis que des brins de foin emportés au loin par le vent aigrelet nourrissaient ma rêverie.

Ce ciel, cette lumière, ce travail appliqué sont restés gravés en moi, m'attachant au village. A chaque retour, je recherche cette journée. Je pense la revoir, jamais totalement dans sa plénitude, sa densité ; au fond, elle est l'une des images de mon enfance à reconnaître beaucoup plus vraie en moi qu'autour de moi...

Bien d'autres souvenirs sont engrangés dans ma mémoire, celui-ci me plaît, l'un des premiers peut-être. »

Céline a peu à peu baissé la voix ; je la laisse dans son enfance... Qui n'a pas comme Céline des images du passé à offrir ? Vous camarades d'école, AHC*, si vous racontiez, comme nous ferions un beau bouquet de ces scènes simples et cependant si riches. **Marguerite Montaroux**

*Ateliers d'histoire de la Charnie.

“J'ai lu avec attention...”

“Un article m'a beaucoup plu !”

“J'ai aimé...”

“Je souhaite proposer...”

“Cette photo m'a évoqué des tas de souvenirs !...”



Vos remarques, vos idées, faites-les nous connaître !

Les Ateliers d'histoire de la Charnie
Chez Marie Nédélec
5 place Adam Becker
53270 Blandouët

<http://ateliersdelacharnie.free.fr>

Merci !



Que de bougies !

Avec ce numéro de juin 2008, le petit Babillard illustré souffle ses quatre bougies pendant que son imprimeur vient de fêter ses vingt ans et il est encore plus vert qu'à ses débuts ! Les Ateliers d'histoire de la Charnie se réjouissent de l'attribution du label Imprim'vert à l'entreprise Imprim' services. La qualité de son travail contribue aussi au plaisir que nous avons à faire ce journal et vous, nous l'espérons, à le lire.

Imprim' services a fêté ses 20 ans

L'entreprise Imprim' services implantée sur la zone des Grands Bouessays a fêté ses 20 ans vendredi dernier. Plusieurs centaines de clients ou de fournisseurs sont venus visiter les lieux et rencontrer Louis Nezan et son équipe de douze salariés. Ils ont aussi pu découvrir une exposition prêtée par un syndicat de l'imprimerie sur le respect de l'environnement dans l'industrie graphique. L'entreprise a obtenu la marque Imprim' vert en 2004 et multiplie les efforts pour favoriser le recyclage de l'encre ou

éviter le gâchis de papier. Un apéritif dînatoire et musical avec les Fils Canouches a permis aux clients de l'entreprise de se rencontrer. Fondée en 1988 à Laval, Imprim' Services s'est développée boulevard Félix Grat puis avenue Robert Buron avant de s'implanter à Bonchamp. L'entreprise compte 12 salariés. Au sein de la clientèle figurent aussi bien des grosses entreprises ou des services publics comme Lactalis ou le Conseil général, que de nombreuses PME.



Exposition Félix Desille « Un promeneur en Mayenne »

Peut-être est-ce lui qui a ouvert la voie à ces associations qui proposent de découvrir la Mayenne à travers ses chemins. Il y a un siècle, Félix Desille se promenait déjà de village en village, on ne disait pas randonner à l'époque et comme en ce temps-là la photo était pratiquement inconnue, il tirait un carnet à dessins de sa sacoche et fixait la silhouette d'un clocher s'élevant au-dessus de la campagne, celle d'un manoir fièrement dressé au bout d'une allée ou celle encore d'une ferme cachée par des frondaisons. Cent ans plus tard nos Ateliers d'histoire partent chaque année sur les traces de Félix Desille à la découverte du patrimoine de la Charnie. La joie et l'émerveillement sont toujours au rendez-vous lors de la randonnée de printemps et de la rand'automne, comme en témoignent les photos sur notre site Internet et les compte-rendus dans le petit Babillard illustré. Raison de plus pour aller aux Archives Départementales de la Mayenne découvrir les merveilleux dessins que Félix Desille nous a transmis. Et félicitations aux Archives qui nous permettent de partager le regard et les émotions de ce pionnier au travers de l'expo : « Un promeneur en Mayenne », Félix Desille, 1869-1952. Une expo à voir et à revoir, du 26 juin au 17 septembre 2008 en attendant peut-être, dans 100 ans, l'expo de Laurène Nédélec ou d'Arthur Marteau-Baudry !



J'ai reçu ou acheté le n°9 et je règle les n°10 et 11



Réservez-le dès maintenant en retournant ce coupon :

M., M^{me} _____

Adresse _____

Code postal [] [] [] [] [] []

Commune _____

(facultatif) Tél. _____

(facultatif) Courriel _____

Pour cela, je joins au coupon mon règlement de **5 euros**

(frais d'envoi, de distribution ou de mise à disposition inclus).

J'accompagne le coupon avec mon règlement

par : chèque (à l'ordre du comité des fêtes et d'animation de Blandouët)
 espèces

à : **Marie Nédélec**

5 place Adam Becker - 53270 Blandouët